

LA BANDE DESSINÉE À L'UNIVERSITÉ : DES RAPPORTS POSSIBLES ENTRE THÉORIE ET PRATIQUE

de la bande dessinée. Souvent, les étudiant.e.s choisissent d'ailleurs un sujet de mémoire en rapport direct avec leur projet de création, ce qui leur permet d'étendre leur connaissance dans un genre auquel ils se confrontent en tant qu'auteur.e.s. Mais même dans ce cas de figure, rien dans le dispositif pédagogique du Master ne les incite à faire dialoguer les deux démarches, alors même qu'on pourrait envisager qu'une difficulté dans la réalisation pratique d'une bande dessinée puisse être surmontée par la réflexion théorique, et inversement.

Par exemple, mon mémoire de cette année se propose notamment d'interroger les stratégies des auteurs de bande dessinée politique pour que leurs œuvres incitent le lecteur à l'action politique et à la révolte. À un stade de réflexion, il apparaît difficilement vérifiable que la lecture d'une bande dessinée engagée entraîne un engagement réel de la part du lecteur. En d'autres termes, les dessinateurs de bande dessinée politique ne se bercent-ils pas d'illusion en espérant changer le monde et la société par leur pratique d'artiste ?

L'un des problèmes fondamentaux de l'enseignement au Master BD de l'ÉESI aura finalement résulté d'un mariage imparfait et contradictoire entre l'enseignement théorique et l'enseignement pratique. Alors qu'il s'agit d'un master universitaire requérant l'écriture d'un mémoire par an à vocation de recherche universitaire, la plupart des étudiant.e.s s'intéressaient plutôt à la partie pratique du Master (workshops, élaboration d'un projet personnel, etc.). Cette contradiction au sein du Master s'explique par différents facteurs dont il est difficile de mesurer l'importance. J'en retiendrai deux. Le premier concerne la politique de l'ÉESI sur le recrutement des étudiant.e.s, en particulier la manière dont le Master est présenté. La maquette de présentation laisse en effet croire que l'enseignement est dispensé en trois volets (théorie, pratique, édition) et laisse le choix à l'étudiant.e d'en choisir deux. En pratique, ce n'est pas du tout le cas, entraînant malentendus et frustration. Surtout, il semble possible de repenser l'articulation entre théorie et pratique pour qu'aspirants auteurs et aspirants chercheurs travaillent de concert. Cette hypothèse n'a rien d'évident : il est tentant de penser que la séparation entre enseignement théorique et pratique de la bande dessinée est inévitable, puisqu'ils constituent deux champs autonomes. Après tout, pourquoi un auteur aurait-il besoin de théoriser sa pratique, et pourquoi un chercheur aurait-il besoin de devenir créateur ?

Dans la continuité de la réflexion de l'essai de L.L. de Mars Critique & création, je voudrais plaider en faveur de la rencontre entre théorie et pratique au sein de l'enseignement en bande dessinée, en prenant l'exemple de mon parcours personnel.

L'erreur de ce Master n'a pas été, à mon sens, de vouloir mêler théorie et pratique au sein d'une classe dirigée à la fois par une université et une école d'art. Si l'on fait abstraction de tous ses autres problèmes, celui qui concerne l'imbrication de la théorie et la pratique résulte de cadres imposés assez rigides, qui gagneraient à être assouplis. En effet, il est demandé aux étudiant.e.s de rédiger deux mémoires en deux ans, sans les considérer comme une réflexion sur leur propre pratique d'auteur, mais comme des travaux de recherche universitaire. S'il paraît important que les mémoires du Master BD ne deviennent pas des textes explicatifs sur le travail pratique de l'étudiant.e, il ne semble pas pour autant impossible de faire avancer conjointement réflexion théorique et pratique

Cet exemple n'est qu'un essai parmi une infinité d'autres possibles pour que la théorie et la pratique résonnent ensemble dans le travail de l'étudiant.e et se rejoignent en dehors de toute contrainte académique. Le master BD de l'ÉESI tel qu'il existe aujourd'hui remplit certaines conditions pour que la réconciliation de la théorie et de la pratique soit possible. S'il existait sous une autre forme, Pierre et moi n'aurions certainement pas été amenés à dessiner cette bande dessinée pochoir. Il semble pourtant possible d'aller plus loin, en imaginant des cours, des évaluations semestrielles et des entretiens individuels avec les enseignants incitant les étudiants à mêler et faire dialoguer réflexions théoriques et pratiques. Le fait même de pouvoir réaliser des mémoires sous forme dessinée comme il est possible de le faire depuis quelques années au sein du Master est une première avancée, bien qu'insuffisante pour que la rencontre entre théoriciens et praticiens de la bande dessinée ne soit pas qu'un rendez-vous manqué.

Plusieurs réponses d'ordre théorique peuvent être apportées à cette question. Mais dans le cadre d'un master théorie/création, il semble aussi pertinent d'essayer de répondre à une telle question par une proposition de création. En avançant l'idée d'une bande dessinée constituée de pochoirs, Pierre Mischieri-Peillet est venu apporter des solutions pratiques à mon questionnement théorique. Nous avons ainsi développé ensemble un dispositif de lecture qui inclut directement une action politique de la part du lecteur. Car cette bande dessinée pochoir requiert du lecteur le découpage de chaque dessin pour le pocher avec une bombe aérosol sur un mur ou une feuille, afin de pouvoir lire la bande dessinée qui lui est proposée.

Le dispositif est très bancal puisqu'il n'y a aucune garantie que le lecteur prenne la peine d'effectuer ce découpage, et encore moins qu'il décide d'utiliser ces pochoirs sur les murs de lieux publics à des fins de propagande politique. Néanmoins, en cherchant à résoudre un problème théorique par la pratique, nous sommes parvenus à inventer une interaction particulière avec le lecteur, puisque la pratique du graffiti politique fait partie intégrante du processus de lecture de notre bande dessinée pochoir.





WELLS
FARGO
BANK









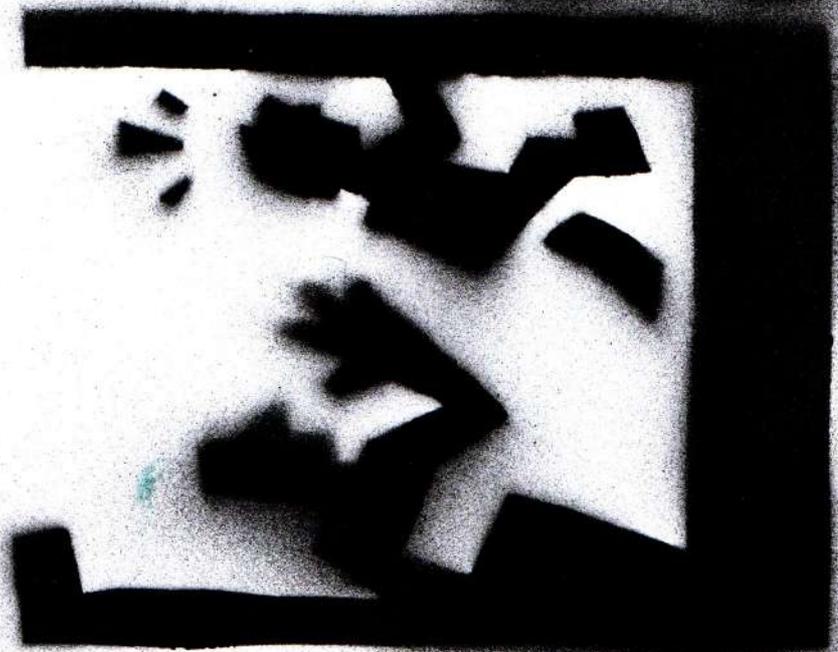
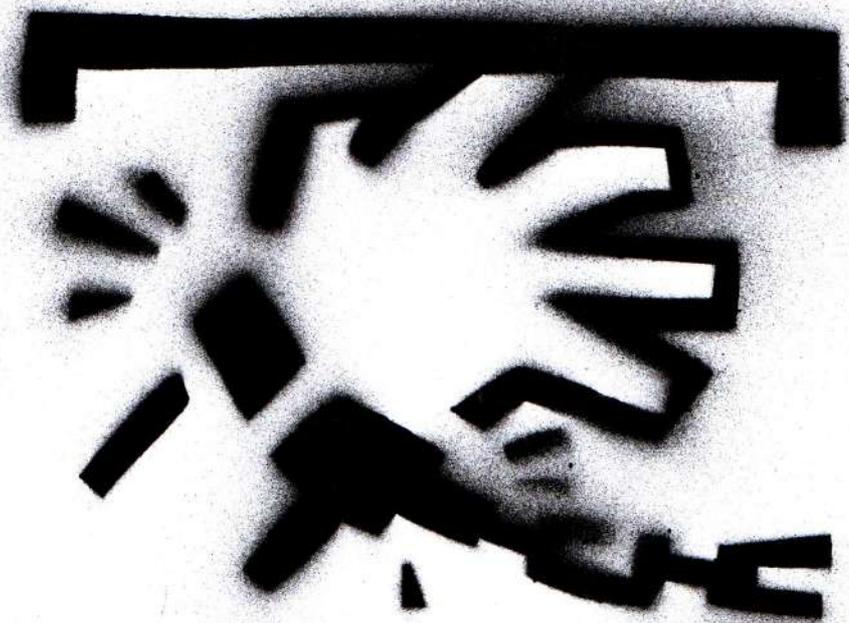














1

**POURQUOI
FAITES-VOUS
DE LA BD ?**

2

**QUELLES
SONT VOS
INFLUENCES ?**

3

**LA BD PEUT-ELLE
S'ENGAGER ?**

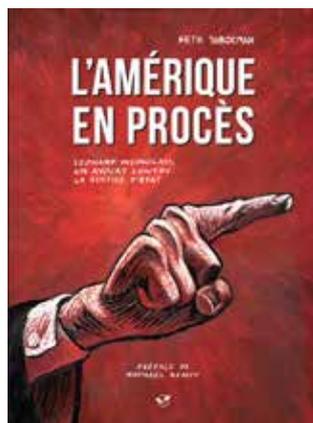
3 questions à 5 auteurs et autrices

*Seth Tobocman, Derf Backderf, Judith Vanistendael,
Alex W. Inker, Peter Bagge*

PAR MARIUS JOUANNY



SETH TOBOCMAN



À LIRE



L'Amérique en procès.
Leonard Weinglass, un avocat
contre la justice d'État
éd. Ici-bas

224 pages, 27 €

Ce biopic de l'avocat Leonard Weinglass retrace ses victoires judiciaires qui ont marqué l'histoire des États-Unis. Se considérant comme radical et anticapitaliste, ce dernier est connu pour avoir défendu des militants hippies. Mais il a aussi défendu les droits du lanceur d'alerte à l'origine des Pentagon Papers ainsi que ceux d'étudiants engagés contre la CIA.

Fondateur de la revue de bande dessinée politique *World War 3 Illustrated* en 1979, Seth Tobocman est un dessinateur et militant new-yorkais. En France, il a publié *Quartier en guerre* qui relate son activisme dans les squats de Manhattan, et plus récemment la sérigraphie *Le Visage de la lutte*.

1

Enfant, des camarades me harcelaient. La lecture de bandes dessinées était mon refuge, d'autant que je dessinais plutôt bien. Une fois adulte, j'ai abandonné les comics de super-héros pour m'essayer à des récits ouvertement politiques. Nous avons lancé la revue *World War 3 Illustrated* avec Peter Kuper en pleine prise d'otages de l'ambassade américaine en Iran. Puis Ronald Reagan a été élu président. J'ai ensuite rejoint le mouvement des squatteurs de Manhattan en racontant cette expérience en BD dans *Quartier en guerre* (éd. CMDE). Dans ce contexte, fonder cette revue a éduqué notre esprit critique et contestataire, notamment sur la question des armes et de l'énergie nucléaire.

2

J'ai lu très tôt *Trashman*, dessiné par Spain Rodriguez. Il s'agit d'un super-héros de la classe ouvrière combattant des flics fascistes. Plus tard, j'ai été influencé par l'esthétique des affiches de propagande soviétique de la Révolution russe. Des graffeurs comme Keith Haring m'ont aussi inspiré. Mon premier graffiti à Manhattan protestait contre l'invasion de La Grenade par les États-Unis en 1983. En travaillant

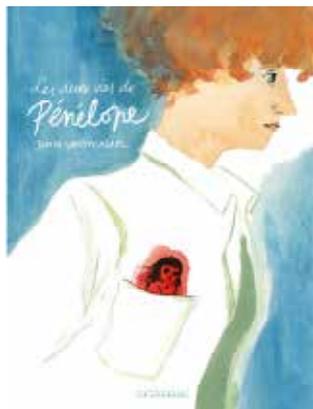
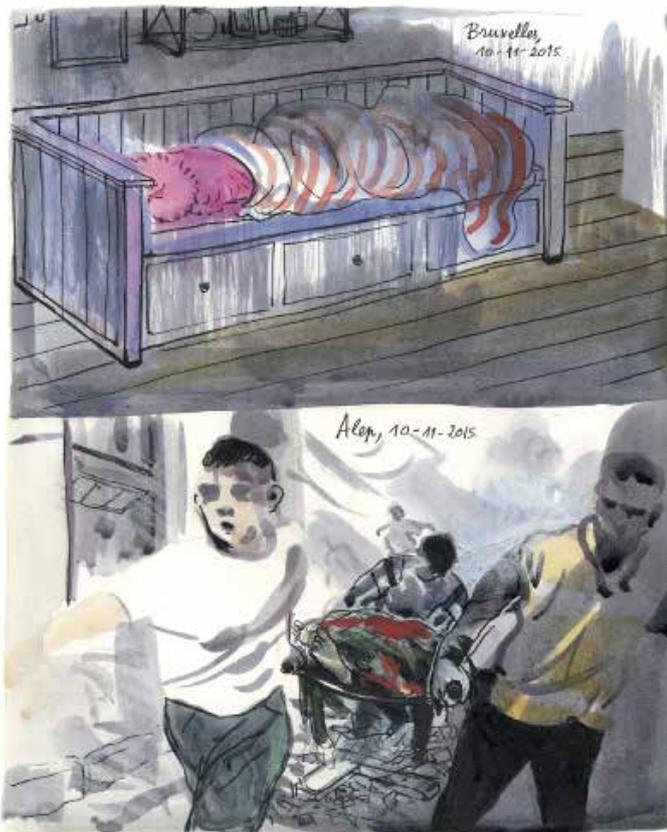
ensemble avec Eric Drooker, Peter Kuper et Sabrina Jones, nous avons enfin beaucoup appris les uns des autres. Nous sommes tous amateurs d'artistes comme Lynd Ward et Frans Masereel publiés en France dans l'anthologie *Gravures rebelles*. Comme eux, nous avons fait avec les moyens du bord, des techniques en noir et blanc qui devaient être imprimées le plus facilement possible. Grâce à cela, les premiers numéros de notre revue ont pu être diffusés et photocopiés à travers le monde sans qu'on n'en sache rien.

3

La bande dessinée a toujours eu un lien étroit avec les idées politiques, qu'elles soient de gauche ou de droite. Les premiers dessins politiques remontent à l'essor de la presse illustrée au XIX^e siècle, avec des dessinateurs comme Thomas Nast. La presse anti-esclavagiste utilisait des images pour défendre ses idées. Ainsi, ils pouvaient simplifier leurs pensées et les transmettre à des lecteurs immigrés qui ne lisaient pas l'anglais. Au début du XX^e siècle, la figure du travailleur héroïque était souvent reprise en dessin dans la presse. Je pense qu'elle a fortement inspiré l'invention des super-héros. La bande dessinée a plus que jamais un rôle à jouer maintenant. La génération de mon père croyait beaucoup en l'art photographique, à sa valeur de vérité. Ce n'est plus le cas de la mienne. L'intérêt d'une bande dessinée est qu'elle prétend jamais être objective. Aujourd'hui, les gens préfèrent le point de vue d'un dessinateur plutôt que celui d'une photographie potentiellement truquée.



JUDITH VANISTENDAEL



À LIRE



Les Deux Vies de Pénélope

éd. Le Lombard
160 pages, 19,99 €

Pénélope est chirurgienne humanitaire, partagée entre sa vie de famille en Belgique et l'enfer d'Alep où elle opère les blessés des bombardements. De son dernier séjour en Syrie, elle a rapporté dans sa valise le fantôme d'une petite fille victime de la guerre civile. Pour son nouvel album, Judith Vanistendael inverse l'Odyssée : dans son récit, c'est Pénélope qui part à la guerre et son mari qui reste l'attendre au foyer.

Auteure et illustratrice belge, Judith Vanistendael est connue pour son diptyque *La Jeune Fille et le nègre* (éd. Actes sud). Elle y décrit la difficile procédure de régularisation des sans-papiers en Belgique. Récemment, elle a publié *Les Deux Vies de Pénélope*, poignant récit mêlant intime et guerre civile.

1

Je me suis très tardivement intéressée à la bande dessinée. À 27 ans, j'ai commencé des études de BD à l'école Saint-Luc à Bruxelles, après des études universitaires en art ethnique. J'avais arrêté de dessiner à 18 ans parce que je pensais que je n'étais pas douée. C'est mon compagnon qui m'a incité à reprendre le dessin. Dès ma première publication, *La Jeune Fille et le nègre*, mon propos est engagé car j'y évoque la vie de mon premier mari, un réfugié politique togolais. Ce que j'ai à raconter est donc forcément politique, tout en étant très intime. Dans *Les Deux Vies de Pénélope*, j'imagine la vie de famille d'une chirurgienne belge qui part opérer les victimes de la guerre civile en Syrie. J'ai toujours pensé que les médecins ont le métier le plus important au monde.

2

En lisant *Persepolis*, j'ai compris le potentiel de la bande dessinée. Je l'ai vécu comme une révélation. Le fait que ce soit une femme, Marjane Satrapi, qui raconte sa vie de manière très politique, m'a convaincue que je pouvais faire de la bande dessinée. J'ai aussi été beaucoup marquée par *Les Ignorants* d'Étienne Davodeau.

Sans prétention, ce récit de transmission entre deux amis, l'un vigneron et l'autre auteur de BD, est très touchant. J'aimerais aussi évoquer Joe Sacco, qui n'est pas non plus un dessinateur virtuose, mais dont les récits journalistiques sont très humains. Son dernier album *Payer la terre* est fabuleux.

3

Chaque forme d'art peut délivrer quelque chose de politique, selon les choix et le talent de l'artiste. Concernant la bande dessinée, cela ne paraît pas évident d'aborder des enjeux politiques importants en dessinant des cases avec des bonhommes dessinés à l'intérieur. C'est pourtant bien possible. Mais avant effervescence artistique de ces dernières décennies, la BD était plus un genre qu'une forme d'art. Il y avait très peu d'exemples de BD adultes, mise à part quelques exceptions comme Art Spiegelman ou Jean-Philippe Stassen. Les formats étaient standardisés, et les auteurs presque exclusivement des hommes. Moi qui proviens d'une famille d'artistes et d'intellectuels, en particulier mon père qui est écrivain, je ne pouvais pas voir la BD comme un moyen d'expression artistique. Si l'on prend comme exemple l'artiste plasticienne Louise Bourgeois, qui est de la même génération qu'Hergé, il faut bien admettre que son œuvre propose un autre rapport à la vie et à l'art que Tintin. Je me sens plus proche de la première que du second. Maintenant, tout est différent. On peut tout raconter avec la bande dessinée. J'enseigne la bande dessinée à Saint-Luc, et je compte désormais plus de femmes que d'hommes parmi mes étudiants.



ALEX W. INKER



À LIRE



Un travail comme un autre

éd. Sarbacane
184 pages, 28 €

Cette adaptation d'un roman de Virginia Reeves témoigne de la misère sociale en Alabama dans les années 1920, sur fond de révolution industrielle. Roscoe T. Martin est fasciné par l'arrivée de l'électricité dans les villes, alors que sa ferme est au bord de la faillite. Jusqu'au pénitencier où il finit emprisonné, il n'a qu'une seule obsession : maîtriser le pouvoir de la fée électricité.

Après nous avoir faits revivre les Années folles avec son premier album *Apache* (éd. Sarbacane), le dessinateur Alex W. Inker s'est intéressé à la carrière du boxeur Al Brown. Avec *Servir le peuple* (éd. Sarbacane), il propose une satire érotique de la Révolution culturelle chinoise inspirée d'un roman de Yan Lianke.

1

Je fais de la bande dessinée parce qu'il fallait bien faire quelque chose de ma passion pour le dessin. La BD franco-belge, les gros nez, j'ai baigné dedans depuis tout petit. Mais ça ne me transportait pas. C'était une option au milieu de tout un panel qui allait de peintre des armées à tatoueur en passant par restaurateur de tableaux. Je suis quand même allé à l'école Saint-Luc à Bruxelles. Mais il a fallu que je découvre au début des années 2000 la BD alternative américaine pour que je comprenne tout le potentiel de la narration dessinée. Crumb m'avait déjà un peu titillé, mais c'est Charles Burns, Daniel Clowes, Chester Brown, Seth et surtout Chris Ware qui m'ont donné envie d'étudier le médium et de m'y essayer. Mon prochain ouvrage va porter sur la fusillade de Fourmies en 1891, qui fit une dizaine de morts alors que des ouvriers manifestaient pour la journée de travail de huit heures. L'éternelle lutte des classes entre industriels et prolétaires. Au fur et à mesure des fermetures d'usines, Fourmies est devenue un endroit moribond. Mon engagement pour cet album est très personnel car je suis originaire de cette ville, fils d'ouvriers dans le textile. Mes origines sociales expliquent

peut-être la dimension politique de mes albums. Je tiens beaucoup à ce que cet ouvrage sorte pour les 130 ans de l'événement en mai 2021.

2

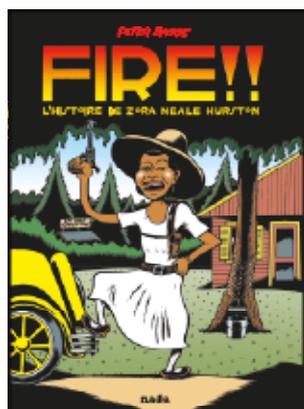
Parmi les bandes dessinées engagées qui m'ont marqué, je pense immédiatement aux livres de Joe Sacco et d'Emmanuel Guibert. Mais il y a d'abord eu *Maus* d'Art Spiegelman. Ça a été une révélation pour moi. Concernant la représentation de la Shoah, il y a peu d'œuvres qui ne posent pas de problèmes éthiques. Parmi ces rares réussites, il n'est pas anodin qu'on compte une bande dessinée. Si Chris Ware a explosé les limites formelles de la BD, celle-ci a acquis la légitimité de traiter de tous les sujets avec Art Spiegelman. Parmi mes influences artistiques, je pourrais aussi évoquer l'art du tatouage carcéral et l'imagerie de propagande.

3

Oui, la BD peut s'engager, et elle le fait depuis longtemps. Au XIX^e siècle, il y avait une place de choix dans la presse pour le dessin. J'ai l'impression qu'aujourd'hui, alors que la photographie a perdu de sa vérité ontologique, le dessin a récupéré ses lettres de noblesse à travers la BD reportage par exemple. Longtemps prévalait l'excuse paresseuse du lecteur qui prend une BD comme il allume la télé, pour « se vider la tête ». Mais d'années en années, de dédicaces en dédicaces, je vois le public évoluer, passer de consommateur à interlocuteur. C'est un bon signe dans notre époque d'abrutissement des masses.



PETER BAGGE



À LIRE

Fire!! L'histoire de Zora Neale Hurston

éd. Nada
128 pages, 18 €

Après son album sur la militante féministe Margaret Sanger, Peter Bagge dessine la biographie de la romancière et anthropologue afro-américaine Zora Neale Hurston. Au cours des années 1920, elle participe au mouvement de renouveau de la culture afro-américaine Renaissance de Harlem. Zora Neale Hurston s'intéresse aussi de près à la culture vaudoue et à la condition des noirs dans le sud des États-Unis.

Révéillé dans la revue *Weirdo* de Robert Crumb au début des années 1980, Peter Bagge est devenu une figure des comics underground américains. Dans sa série *Hate*, il dépeint la médiocrité de l'Amérique de son époque. Récemment, il a publié chez Nada les biopics de Margaret Sanger et Zora Neale Hurston.

1

Dessiner des comics était la seule chose pour laquelle j'étais doué. Et j'ai toujours aimé faire ça, évidemment. J'avais environ 19 ans quand j'ai commencé à lire des comics underground. J'ai compris très rapidement que c'est exactement ce que je voulais faire. Mais je n'ai jamais voulu que mes bandes dessinées soient ouvertement politiques. J'ai toujours essayé de m'exprimer par ce médium tout en divertissant le lecteur. C'est en proposant des récits à Robert Crumb pour sa revue *Weirdo* que ma carrière a débuté, alors que j'avais 24 ans. Quelques années plus tard, il m'a promu responsable éditorial de la revue peu de temps avant que je fonde la mienne, *Neat Stuff*. J'y ai publié ma principale série, *Hate*, qui s'inspire de choses que j'ai vécues quand j'avais la vingtaine.

2

Le magazine *Mad* a été une influence très importante quand j'étais jeune. Un de mes camarades de classe le lisait alors que j'avais 7 ou 8 ans. Mon frère et moi avons alors commencé à l'acheter avec notre propre argent. Nos parents n'y voyaient pas d'inconvénients. La revue a toujours assumé une orientation politique évidente, parfois

cynique tout en étant libérale sur le plan culturel, à laquelle je me référais. Je pourrais citer d'autres revues du même acabit telles que *National Lampoon*. Un peu plus tard, les comics underground ont conservé le même esprit, tout en étant marqués plus à gauche. J'aimais aussi beaucoup le comic strip satirique *Li'l Abner* de Al Capp, qui est paru dans les journaux des années 1930 aux années 1970. Bien que dans ses dernières années, il a viré plus à droite en se moquant des hippies. En revanche, je n'ai jamais apprécié les comics ouvertement politiques comme *Doonesbury* de Garry Trudeau. Ils m'ont toujours paru trop partisans et condescendants. Dans le genre autobiographique, ce sont des auteurs tels que Justin Green, Aline Kominsky-Crumb et plus tard Chester Brown qui m'ont influencé.

3

Aujourd'hui, une bande dessinée peut tout exprimer. Avant, je pensais que les bandes dessinées historiques étaient ennuyeuses. Mais avec le temps j'ai découvert de grandes œuvres, en particulier celles concernant les mémoires familiales comme *Maus*, *Persepolis* et *Fun Home*. La plupart des dessinateurs laissent entrevoir leurs opinions politiques à travers leurs récits, même si ce n'est pas explicite. Toutefois, même si je ne suis pas d'accord avec l'opinion politique d'un artiste, je m'en fiche tant qu'il fait du bon travail. Tout est dans l'exécution et la manière de raconter.